

Prie pour moi, priez Dieu que je n'en retourne pas et sauf en mon cher Canada, que jamais je n'abandonnerai ni pour Bourbonnais ni pour tous les Illinois à la fois. Tout à toi, ton mari affectueux,

ANDRÉ ROSS."

Pour v'nie copie de l'original à la Grande Baie, entre les mains de Dame Ross.

PERE DUCHESTER, O. M. I.

Un journal anglais de cette ville dédie un article à Fergus O'Connor, le célèbre orateur chartiste ou socialiste d'Angleterre, qui est en ce moment à New-York, où ses eccentricités ont rendu le point de mire de la curiosité. Il paraît que ses manières étranges causent de l'étonnement aux hôtes d'Irving House, parmi lesquels compte le grand agitateur. On en est venu à la triste conclusion que M. O'Connor est tombé en décadence; fait qui ne laisse plus subsister de doute. On s'attendait à l'arrivée de ses amis venant d'Angleterre à sa recherche pour le recueillir et lui assurer la position que son établissement réclame.

Telle est la fin de la carrière turbulente et agitée d'O'Connor, observée à cette occasion le journal qui publie la nouvelle. Il fut un temps où Fergus O'Connor était l'idole du Nord de l'Angleterre. Il rédigeait alors le Northern Star, feuille qui exerçait sur les classes ouvrières une influence puissante, mais peut-être aussi non moins pernicieuse. C'était un temps de la Charte, l'un des premiers effets de la libéralité "qui est" un état en politique par le bill de réforme et les idées libres d'hommes imbus de liberté universelle et qui ne voient aucun obstacle qu'il empêche d'y parvenir. A la tête de ce mouvement était Fergus O'Connor, jeune homme alors pétulant, animé de la vie et de l'inspiration irlandaises, et d'un mérite que l'on croit incomparable. Fergus O'Connor écrit et périra beaucoup, mais le chartisme, dans l'opinion, devait faillir, et tel n'était pas l'homme capable de le faire prévaloir. Il y avait en lui comme un penchant à donner dans l'extravagance; ce qui, aux yeux des gens reflétés par lui, est nécessaire de ce dont aujourd'hui personne ne doute. O'Connor enfin prêcha le chartisme jusqu'à ce qu'il n'y eut plus rien à prêcher en fait de chartisme, lorsque les derniers vestiges en disparurent devant l'expansion du commerce libre sous les auspices de Sir Robert Peel. O'Connor, semblable à un épave sur les flots, ne fut plus rien qu'une cause d'agitation sans objet. Il conçut depuis l'idée de convertir en agriculteurs indépendants les fabricants de Birmingham et de Manchester, mais ce plan n'eût pas de réalisation que ses rives politiques, et cette dernière tentative se déroula par la ruine de quelques centaines de propriétaires. La popularité d'O'Connor en fut notablement affectée ainsi que sa fortune personnelle, et la perte de sa raison accompagne aujourd'hui la faillite de sa caisse.

L'on verra donc l'homme qui s'est cru le régénérateur de son pays, devenir l'hôte des petites maisons. Beaucoup d'exemples de ce genre se sont produits dans l'existence des politiques forcées qui, au lieu de prescrire aux gouvernements des règles de conduite, auraient eu besoin de réprimer avant tout leur imagination.

HAUT CANADA.—Le samedi, 8 mai, un incendie désastreux consuma en peu d'heures, à Prescott, les magasins de MM. Hooker et Crane contenant des quantités considérables d'alcool, de provisions et d'autres articles d'une grande valeur. Le total des objets détruits étaient estimée de £2,500 à £3,000, le montant de l'assurance ne couvrant qu'à demi cette perte.

Le même jour, à Toronto, deux manœuvres perdirent accidentellement la vie. Occupés ensemble à soulever du sol une pierre d'un poids immense, la frêle plate-bache sur laquelle ils opéraient se rompit soudainement et le pré-épita de huit à terre, où l'un d'eux, Thomas Rogers, fut broyé à mort sous la pierre même que lui et son compagnon avaient élevé au-dessus de leur tête. Ce drame, E. Braim Hughes, mourut au bout de quelques heures.

Le lendemain, mardi, un autre ouvrier, Patrick McMullen, en pratiquant une excavation sur le travers d'une rue, fut poussé violemment contre l'un des parois de la tranchée par suite d'un éboulement considérable, et mourut, après quelques heures de souffrance, des lésions internes qu'il avait reçues.

Piémont.

QUE SONT DEVENUS LES 60 MILLIONS?

Un incident démocratique s'est passé dans le Piémont qui vaut à lui seul un enseignement complet sur les tendances et le fond des systèmes dits démocratiques de l'époque.

M. de Revel, ancien ministre des finances de Sa Majesté sarde, a dit à la tribune de la Chambre des Députés de Turin : "En quittant le ministère, j'ai laissé 60 millions dans les caisses de l'Etat." Sur quoi le successeur immédiat de M. de Revel, M. Rattazzi, s'est écrié : "En entrant au ministère, j'ai trouvé un million dans les caisses." Alors M. de Revel a demandé une enquête ; M. Rattazzi a appuyé cette proposition ; mais le ministre actuel, M. de Cavour, a conjuré la Chambre de la rejeter, attendu qu'une enquête ne pourrait avoir d'autre résultat que de déconsidérer le gouvernement représentatif. La Chambre l'a cru sur parole, et l'affaire en est restée là. Depuis ce temps les journaux de l'opposition demandent chaque matin : Que sont devenus les 60 millions ?

Jusqu'à présent ils n'ont pu obtenir aucune réponse.

Dans un pays où 60 millions disparaissent ainsi des caisses de l'Etat, sans que personne

puisse ou veuille en rendre compte, on comprend qu'il doit être nécessaire d'ajouter sans cesse à l'impôt existant de nouveaux impôts. Aussi M. de Cavour en proposa-t-il un grand nombre au parlement Piémontais.

Ces taxes sont multipliées et lourdes ; elles portent un coup mortel à l'agriculture de la Savoie, qui, autre le surcroit qu'elle payait déjà, est chargée en sus d'un autre. L'accroissement produit par les nouvelles taxes, c'est-à-dire, de cinq millions, sans qu'il le doive en profiter.

L'*Echo du Mont-Blanc*, faisant ressortir ces conséquences de l'établissement des nouveaux impôts pour la Savoie, ajoute :

"Que va-t-il donc arriver pour la pauvre Savoie ? Hélas ! ce qui arrive pour l'Islande. Ses habitants, réduits à la misère et au désespoir, s'acheminent vers les pays étrangers, en meublant de tristes formes le chemin de leur exil.

N'est-ce pas pour nous une raison de plus de réjeter : Et les SOIXANTE MILLIONS, QUE SONT-ILS DEVENUS ?..."

"Les ministres sardes comptent sur la solidité des liens qui enchaînent la Savoie au Piémont ; mais les liens les plus forts ne résistent pas à certaines épreuves, et quand on les a usés, ils se rompent d'eux-mêmes à moins d'occasion. On peut rendre la Savoie aussi misérable que l'Irlande ; mais on ne peut pas faire que, comme l'Irlande, elle soit séparée du reste de l'Europe par l'Océan."

Cependant les journaux sardes veulent s'expliquer de ce que sont devenus les 60 millions. Les feuillets ministériels (qui le croiraient, que des journaux démocratiques en soient réduits à se voiler eux-mêmes après s'être prétendus les défenseurs de la corruption gouvernementale) dissimulent de leur mieux cette énorme défection en se réfugiant dans le mutisme. Mais déjà les investigations ont été poussées assez loin, et voici ce que l'*Echo du Mont-Blanc* revèle à ce sujet :

"Quand on veut que la justice découvre les auteurs d'un crime, il est nécessaire de ce dont aujourd'hui personne ne doute. O'Connor enfin prêcha le chartisme jusqu'à ce qu'il n'y eut plus rien à prêcher en fait de chartisme, lorsque les derniers vestiges en disparurent devant l'expansion du commerce libre sous les auspices de Sir Robert Peel. O'Connor, semblable à un épave sur les flots, ne fut plus rien qu'une cause d'agitation sans objet.

Il conçut depuis l'idée de convertir en agriculteurs indépendants les fabricants de Birmingham et de Manchester, mais ce plan n'eût pas de réalisation que ses rives politiques, et cette dernière tentative se déroula par la ruine de quelques centaines de propriétaires. La popularité d'O'Connor en fut notablement affectée ainsi que sa fortune personnelle, et la perte de sa raison accompagnée aujourd'hui la faillite de sa caisse.

L'on verra donc l'homme qui s'est cru le régénérateur de son pays, devenir l'hôte des petites maisons. Beaucoup d'exemples de ce genre se sont produits dans l'existence des politiques forcées qui, au lieu de prescrire aux gouvernements des règles de conduite, auraient eu besoin de réprimer avant tout leur imagination.

Haut Canada.—Le samedi, 8 mai, un incendie désastreux consuma en peu d'heures, à Prescott, les magasins de MM. Hooker et Crane contenant des quantités considérables d'alcool, de provisions et d'autres articles d'une grande valeur. Le total des objets détruits étaient estimée de £2,500 à £3,000, le montant de l'assurance ne couvrant qu'à demi cette perte.

Le lendemain, mardi, un autre ouvrier, Patrick McMullen, en pratiquant une excavation sur le travers d'une rue, fut poussé violemment contre l'un des parois de la tranchée par suite d'un éboulement considérable, et mourut, après quelques heures de souffrance, des lésions internes qu'il avait reçues.

M. Rattazzi assure avoir fait face aux besoins par le moyen de cette dernière somme. —Où donc a passé la première ?... Tout semble nous prouver que les ministres le savent, mais qu'ils veulent jeter là-dessus un voile qui, sans arrêter leurs regards, soit impénétrable pour les autres. En cela, ils se rendent comparables d'une grande injustice, car il ne s'agit pas de leurs intérêts, mais des nôtres.

"Voici les raisons qui nous autorisent à dire que les ministres le savent :

"10 M. le comte de Cavour refuse l'enquête, dans la crainte de déconsidérer le gouvernement constitutionnel, qu'il trouve sans doute déjà assez décrié dans le monde. Cela ne veut-il point dire que l'enquête pourrait aboutir à découvrir des vérités, ce qui serait fâcheux pour le gouvernement représentatif ?

"20 M. le comte de Revel assure qu'il s'est désisté de demander l'enquête par amour de la patrie. Cela ne voudrait-il point dire que l'enquête aurait fait découvrir quelque chose de peu honorable pour la patrie, ou du moins pour le patriote ?

"30 le marquis de Cavour, député, qui peut être un peu au courant de ce qui se passe aux finances, s'est aussi opposé à l'enquête, sous prétexte que cette enquête est ou peut devenir une affaire politique. Cela ne veut-il pas dire que les résultats de l'enquête seraient favorables au Gouvernement ou à quelques hommes du Gouvernement, dont la probité serait compromise ?

"40 Lorenzo Valerio a assuré que plusieurs anciens collaborateurs de la Concordia s'étaient répus sur le cadavre du budget de l'Etat. Ne serait-ce pas le cas de lui demander de plus amples détails ?

"50 Le Progrès assure de son côté, que quelques ministres prennent leurs ébats ou leurs délices sous l'arbre du budget.

"60 Si notre mémoire ne nous trompe point, il nous paraît que, dans un de ses discours, M. le ministre de Cavour a avoué que l'on avait dépensé beaucoup d'argent inutile pour chercher à révolutionner l'Italie. En attendant que nous puissions vérifier le propos, nous demandons si ce n'est point par cette route qu'on a passé les SOIXANTE MILLIONS ?

"La Campagna croit tenir la queue de ce trésor. Nous lui conseillons beaucoup de rechercher cet aveu du ministre et de s'y attacher fortement ; c'est là que se trouve la véritable queue du poison qu'elle veut prendre."

Puis, le même journal, revient un autre jour sur la charge, et interpelle de la manière qui suit les politiques intéressées dans le délit relativs aux 60 millions :

"Comment se fait-il que la presse démagogique, qui se flatte de porter quelques-unes d'intérêt au peuple, à qui l'on a probablement volé ces SOIXANTE MILLIONS, ne veuille pas nous en dire un mot ?

Comment se fait-il que le Risorgimento se fache contre ceux qui, pressés par un sentiment de justice, se croient obligés de réclamer ?

"Comment se fait-il qu'un employé du Ministère oblige un journal étranger à troubler le public sur cette affaire, en voilant la moitié du fait ?

"Y a-t-il une espèce de solidarité entre le Ministère, les étrangers du Risorgimento et les démagogues de la *Gazzetta del Popolo* ? Parmi ces trois personnages moraux, y en a-t-il un qui soit spécialement intéressé à jeter un voile sur ce fait et à étouffer la vérité encore cachée ? Le seraient-ils tous ? Nous n'osons le croire."

LES PEUPPLADES SAUVAGES DU TERROIR DE LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON.

(Suite.)

Quelques certes nous soyons à distance du filtre des grandes commotions politiques, dénuées quelques lettres, trop distantes à l'article des nouvelles et qui lèvent moins de jalousie que celles qui écrivent des livres, nous laissons entrevoir que la scène actuelle est traversée d'un désir ébranlé de liberté, je ne crois pourtant pas que les plus chauds partisans du pouvoir du peuple aient jamais rêvé une démocratie aussi complète que celle dont jouit la nation montagnaise. Il faut aveugler qu'un par l'ordre des choses n'accepteraient guère les trop sanguines ambitions que cache le dévouement apparent des libres penseurs. Quoique l'autorité ne parisse guère diminuée d'ordre, néanmoins je consentirais à voir les peuples niveler les divers états de la société, à condition toutefois que ce niveau passe dans le cœur des divers membres de ces sociétés, pour y faire triompher l'esprit et les ambitions et ces penchants vicieux qui, s'ils n'étaient pas contenus, risquent de dégénérer tout à fait le siècle. Ici, comme partout, l'immoralité est la grande plaie sociale, plaie d'autant plus profonde qu'elle est plus dégoûtante et plus générale. C'est bien en ceci que se découvre toute l'inégalité de notre pauvre raison. Comment se fait-il que la plus horizontale des passions puisse au contraire les cœurs que l'être suprême seul peut rassembler ? Qui donc pitoyable que soit le tableau que présentent sous ce rapport la nation Montagnaise, à l'arrivée des missionnaires, il est évidemment dans le fait même de son immoralité, quelques traits qui la distinguent avantagéusement de celle d'autres nations de la nature et même de premiers de la civilisation. La capacité de malice est telle dans l'homme, qu'on s'étonne quelques fois de ne pas voir aussi bas qu'il pourra descendre. Pour comprendre toute la dégradation de l'humanité sous ce rapport, il suffit de savoir qu'il fut nécessaire qu'une pluie de souffre et de feu vint laver les iniquités de cinq villes infâmes ; qu'après cette purification de la justice suprême, il a fallu aux législateurs humains, comme au législateur divin, insérer dans leurs codes certaines lois qui prouvent clairement que l'homme doué de raison, est ambitieux de se raser à l'instar de la bête, et de rendre complice des désirs féroces de son essence. Grâce à Dieu, ces deux vices abominables ne sont pas connus parmi nos Montagnais ; si la pudeur est souvent offensée par eux, la nature ne l'est jamais. Ce fait est d'autant plus étonnant que les Cris avec lesquels ils ont des rapports journaliers, ne sont rien moins que scrupuleux à cet égard. La bouche parle de l'abondance du cœur ; de là, chez tant de gens, cette effrayante facilité à tenir des discours justifiés et appellés mauvais, puisqu'ils corrompent les bons mœurs. Ici encore nos Sauvages pourraient donner la leçon à bien des gens qui se cœurnent. Les jeunes gens quelques-uns se font part de leurs inclinations, mais toujours en secret, mais jamais avec cette lascivité qui cache le bruit, indices trop naturelles de la corruption du cœur. Si donc ces deux vices abominables ne sont pas connus parmi nos Montagnais ; si la pudeur est souvent offensée par eux, la nature ne l'est jamais. Ce fait est d'autant plus étonnant que les Cris avec lesquels ils ont des rapports journaliers, ne sont rien moins que scrupuleux à cet égard. La bouche parle de l'abondance du cœur ; de là, chez tant de gens, cette effrayante facilité à tenir des discours justifiés et appellés mauvais, puisqu'ils corrompent les bons mœurs. Ici encore nos Sauvages pourraient donner la leçon à bien des gens qui se cœurnent. Les jeunes gens quelques-uns se font part de leurs inclinations, mais toujours en secret, mais jamais avec cette lascivité qui cache le bruit, indices trop naturelles de la corruption du cœur. Si donc ces deux vices abominables ne sont pas connus parmi nos Montagnais ; si la pudeur est souvent offensée par eux, la nature ne l'est jamais. Ce fait est d'autant plus étonnant que les Cris avec lesquels ils ont des rapports journaliers, ne sont rien moins que scrupuleux à cet égard. La bouche parle de l'abondance du cœur ; de là, chez tant de gens, cette effrayante facilité à tenir des discours justifiés et appellés mauvais, puisqu'ils corrompent les bons mœurs. Ici encore nos Sauvages pourraient donner la leçon à bien des gens qui se cœurnent. Les jeunes gens quelques-uns se font part de leurs inclinations, mais toujours en secret, mais jamais avec cette lascivité qui cache le bruit, indices trop naturelles de la corruption du cœur. Si donc ces deux vices abominables ne sont pas connus parmi nos Montagnais ; si la pudeur est souvent offensée par eux, la nature ne l'est jamais. Ce fait est d'autant plus étonnant que les Cris avec lesquels ils ont des rapports journaliers, ne sont rien moins que scrupuleux à cet égard. La bouche parle de l'abondance du cœur ; de là, chez tant de gens, cette effrayante facilité à tenir des discours justifiés et appellés mauvais, puisqu'ils corrompent les bons mœurs. Ici encore nos Sauvages pourraient donner la leçon à bien des gens qui se cœurnent. Les jeunes gens quelques-uns se font part de leurs inclinations, mais toujours en secret, mais jamais avec cette lascivité qui cache le bruit, indices trop naturelles de la corruption du cœur. Si donc ces deux vices abominables ne sont pas connus parmi nos Montagnais ; si la pudeur est souvent offensée par eux, la nature ne l'est jamais. Ce fait est d'autant plus étonnant que les Cris avec lesquels ils ont des rapports journaliers, ne sont rien moins que scrupuleux à cet égard. La bouche parle de l'abondance du cœur ; de là, chez tant de gens, cette effrayante facilité à tenir des discours justifiés et appellés mauvais, puisqu'ils corrompent les bons mœurs. Ici encore nos Sauvages pourraient donner la leçon à bien des gens qui se cœurnent. Les jeunes gens quelques-uns se font part de leurs inclinations, mais toujours en secret, mais jamais avec cette lascivité qui cache le bruit, indices trop naturelles de la corruption du cœur. Si donc ces deux vices abominables ne sont pas connus parmi nos Montagnais ; si la pudeur est souvent offensée par eux, la nature ne l'est jamais. Ce fait est d'autant plus étonnant que les Cris avec lesquels ils ont des rapports journaliers, ne sont rien moins que scrupuleux à cet égard. La bouche parle de l'abondance du cœur ; de là, chez tant de gens, cette effrayante facilité à tenir des discours justifiés et appellés mauvais, puisqu'ils corrompent les bons mœurs. Ici encore nos Sauvages pourraient donner la leçon à bien des gens qui se cœurnent. Les jeunes gens quelques-uns se font part de leurs inclinations, mais toujours en secret, mais jamais avec cette lascivité qui cache le bruit, indices trop naturelles de la corruption du cœur. Si donc ces deux vices abominables ne sont pas connus parmi nos Montagnais ; si la pudeur est souvent offensée par eux, la nature ne l'est jamais. Ce fait est d'autant plus étonnant que les Cris avec lesquels ils ont des rapports journaliers, ne sont rien moins que scrupuleux à cet égard. La bouche parle de l'abondance du cœur ; de là, chez tant de gens, cette effrayante facilité à tenir des discours justifiés et appellés mauvais, puisqu'ils corrompent les bons mœurs. Ici encore nos Sauvages pourraient donner la leçon à bien des gens qui se cœurnent. Les jeunes gens quelques-uns se font part de leurs inclinations, mais toujours en secret, mais jamais avec cette lascivité qui cache le bruit, indices trop naturelles de la corruption du cœur. Si donc ces deux vices abominables ne sont pas connus parmi nos Montagnais ; si la pudeur est souvent offensée par eux, la nature ne l'est jamais. Ce fait est d'autant plus étonnant que les Cris avec lesquels ils ont des rapports journaliers, ne sont rien moins que scrupuleux à cet égard. La bouche parle de l'abondance du cœur ; de là, chez tant de gens, cette effrayante facilité à tenir des discours justifiés et appellés mauvais, puisqu'ils corrompent les bons mœurs. Ici encore nos Sauvages pourraient donner la leçon à bien des gens qui se cœurnent. Les jeunes gens quelques-uns se font part de leurs inclinations, mais toujours en secret, mais jamais avec cette lascivité qui cache le bruit, indices trop naturelles de la corruption du cœur. Si donc ces deux vices abominables ne sont pas connus parmi nos Montagnais ; si la pudeur est souvent offensée par eux, la nature ne l'est jamais. Ce fait est d'autant plus étonnant que les Cris avec lesquels ils ont des rapports journaliers, ne sont rien moins que scrupuleux à cet égard. La bouche parle de l'abondance du cœur ; de là, chez tant de gens, cette effrayante facilité à tenir des discours justifiés et appellés mauvais, puisqu'ils corrompent les bons mœurs. Ici encore nos Sauvages pourraient donner la leçon à bien des gens qui se cœurnent. Les jeunes gens quelques-uns se font part de leurs inclinations, mais toujours en secret, mais jamais avec cette lascivité qui cache le bruit, indices trop naturelles de la corruption du cœur. Si donc ces deux vices abominables ne sont pas connus parmi nos Montagnais ; si la pudeur est souvent offensée par eux, la nature ne l'est jamais. Ce fait est d'autant plus étonnant que les Cris avec lesquels ils ont des rapports journaliers, ne sont rien moins que scrupuleux à cet égard. La bouche parle de l'abondance du cœur ; de là, chez tant de gens, cette effrayante facilité à tenir des discours justifiés et appellés mauvais, puisqu'ils corrompent les bons mœurs. Ici encore nos Sauvages pourraient donner la leçon à bien des gens qui se cœurnent. Les jeunes gens quelques-uns se font part de leurs inclinations, mais toujours en secret, mais jamais avec cette lascivité qui cache le bruit, indices trop naturelles de la corruption du cœur. Si donc ces deux vices abominables ne sont pas connus parmi nos Montagnais ; si la pudeur est souvent offensée par eux, la nature ne l'est jamais. Ce fait est d'autant plus étonnant que les Cris avec lesquels ils ont des rapports journaliers, ne sont rien moins que scrupuleux à cet égard. La bouche parle de l'abondance du cœur ; de là, chez tant de gens, cette effrayante facilité à tenir des discours justifiés et appellés mauvais, puisqu'ils